

COLLECTIVE COLLECTION



UNTILTE, XXX WITH A MAN'S
HAND POKED THROUGH
A HOLE IN THE WALL,
HE IS OFFERING BONBONS
TO VISITORS

JIRÍ KOVANDA

performance,
2010

– courtoisie de l'artiste et
de la galerie gb agency, Paris



SLUDIES INTO THE PAST

LAURENT GRASSO

huile sur panneau de chêne
encadré, 74 x 60,5 cm
– courtoisie de l'artiste et
de la galerie Valentin, Paris

TO BE POLITICAL
IT HAS TO LOOK
NICE

TO BE POLITICAL,
IT HAS TO BE NICE

STEFAN BRÜGGEMANN

lettres en vinyl noir,
dimensions variables, 2003
courtoisie de l'artiste et
Galerie Yvon Lambert, Paris



MELEOR

CHRISTOPH GIRARDET &

Matthias Müller

vidéo, 15 minutes,
35 mm, 2011

– courtoisie des artistes et
de la galerie Campagne
Première, Berlin

« De la Création déroulez les tableaux,
Et passez, au travers de la nature entière,
Et de l'enfer au ciel, et du ciel à la terre. »

Johann Wolfgang Von Goethe, « Faust – Prologue
sur le Théâtre », traduit par Gérard de Nerval,
1877

« Collective collection » est une exposition
déterminée par un mouvement circulaire plutôt
que linéaire. Les œuvres présentées ces quatre
derniers mois, ponctuées en trois présentations
successives, ne conduisent pas à un épilogue
conclusif, bilan, clôture comme achèvement du
projet artistique.

Le cycle pensé pour se développer dans l'espace
d'exposition, dans la durée et dans la mémoire
des spectateurs invités à revenir, s'est déployé
depuis la collection contemporaine de Laurent
Fiévet et s'est concentré sur son objet : l'œuvre
d'art, avec, dans la boucle, des interprétations sur
ce qui constitue l'œuvre et ce qu'elle provoque en
nous, spectateurs. À chaque nouveau volet se
déplace le point de vue (ceux des commissaires,
ceux des spectateurs) et s'établissent des
correspondances intuitives, réflexives, sélectives,
des mouvements de liaisons et déliaisons entre les
œuvres présentes et celles vivaces au souvenir ;
plans de l'exposition, circulations dans l'espace et
cartes mentales constituant pour chacun d'entre
nous une cartographie intime et unique de
l'ensemble de l'exposition. S'il y a un terme
physique à la réalité tangible de « Collective
collection » dans l'espace du BBB centre d'art, il
n'y a pas de fin à cette histoire, pas d'issue à notre
affaire, pas de solution définitive, pas de
dénouement de l'intrigue, bien qu'il y ait, comme
il se doit dans un récit, l'articulation
d'évènements provoquant intérêt, suspense et
étonnement chez le spectateur ; qu'il y ait des
formes concrètes, des spéculations intellectuelles,
un plaisir esthétique – sans arrêt.

Ainsi,

Mouvement 1 – genèse de l'œuvre, posture de
l'auteur – *a capriccio, librement*

Mouvement 2 – attirance physique, attraction
terrestre, tensions des corps, implication des
êtres, œuvres en mouvement, magnétisme de l'art
– *animato, animé*

Mouvement 3 – attention, introspection, présence
au monde reliée, impliquée ; humanités vives,
rudes, complexes, dérisoires ; rites de passages –
*con bravura, avec bravoure, con tenerezza, avec
tendresse*

Collective collection – volet 3

Il y a deux files de rails qui structurent l'espace
du centre d'art. Il y a une peinture à l'huile, aux
réminiscences renaissance italienne, qui introduit
l'exposition. Il y a une musique majestueuse,
mélancolique, composée en mode mineur, chant
choral et orchestre à cordes, qui emplit le lieu. Il
y a la séduction d'une affirmation immédiate, la
nette facilité d'une typographie archétype-gras-
capitale. Il y a un vieux bout de bois. Il y a la
qualité de maîtrise de portraits photographiés à la
chambre. Il y a l'amusement de retrouver nos
égéries populaires politiques commerciales de
beau papier glacé lisse. Il y a le plaisir à solliciter
une mémoire cinéphilie collective. Il y a le plaisir
de l'intrigue, il y a le plaisir du paysage, il y a le
plaisir du fusain, il y a le plaisir de se perdre, il y
a la chaleur du foyer, il y a la beauté d'une route
dévalée à toute allure, il y a la beauté de l'oiseau.
La pointe de rouge. Il y a la beauté du trouble, de
l'angoisse, de la tristesse. Il y a l'absence.

Perspective forcée et surface polie réfléchissante,
les deux files de rails à la ligne de fuite et
matérialité défient notre perception visuelle et
notre expérience ; une route menant nulle part.
D'un objet trop rapidement saisi surgit l'énigme
d'une épaisse masse de fumée envahissant la ville
et la composition picturale, phénomène
uchronique prêt à déborder du tableau et troubler
l'esprit. La composition magistrale d'un requiem
contemporain est la trame inattendue d'une
performance sportive et démesurée de haut
niveau, tout autant que la partition existentialiste
d'une performance artistique où la figure humaine
nous apparaît dans ses failles et fragilité. Il y a
l'ambiguïté d'une affirmation directe qui, une fois
qu'on s'y arrête, semble moins positivement
évidente. Il y a un microcosme minéral, précieux
et délicat pour qui sait y regarder. Il y a
l'impossibilité de rendre compte de la complexité
du réel, du contemporain, sous une stricte forme
documentaire. Il y a la nécessité de brûler nos
idoles, il y a la nécessité de repenser le langage, il
y a la nécessité d'être au monde. Il y a des
sentiments archaïques, il y a le cosmos.

Il y a Oliver Beer, Laurent Grasso, Guido van der
Werve, Stefan Brüggemann, Susan Collis, Pieter
Hugo, documentation céline duval, Christoph
Girardet & Matthias Müller.

Il y a un bâton gris graphite blanc gesso posé en
équilibre contre une paroi. Il y a une couverture
de laine sombre repliée. Il y a un trou de souris (le
dessin d'un trou de souris) posé à même le sol. Il
y a un cachet de somnifère argenté. Il y a des
lettres noires sobres massives adhésives sur un
mur blanc. Il y a une feuille A4 dactylographiée
encadrée. Il y a un trou de dix centimètres de
diamètre percé dans une cloison de bois. Il y a un
trou percé dans une cimaise. Il y a une araignée,
une toile, des feuilles mortes prises dans la soie.



NUMMER VEERLEIEN, HOMÉ

GUÍDO VAN DER WERVE
vidéo, 54 minutes,
2012

– courtoisie de l'artiste, de la
galerie Monitor, Rome et
galerie Juliette Jongma,
Amsterdam

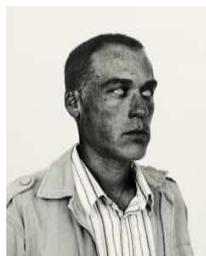


IN TALINN, ESTONIA,
MARCOT MARKS WOVE
WOOLEN YARN THE COLOR OF
NIGHT NO THE LENGTH
BETWEEN THE EARTH AND
ABOVE THE WEATHER

JASON DODGE

fil tissé de laine,
14 x 25 x 46 cm, 2012

– courtoisie de l'artiste et de la
galerie Yvon Lambert, Paris



JOHN MURRAY (2)

PETER HUGO

encres d'archive
sur papier Warmtone
Baryta Fibre, 2012

– courtoisie de la galerie
Stevenson, Johannesburg



PLACE DE LA NATION À
L'ISSUE DE LA MARCHÉ
RÉPUBLICAINE EN SOUTIEN
AUX VICTIMES DE
L'ATTENTAT CONTRE
LE JOURNAL CHARLIE HEBDO
LE 11 JANVIER 2015
À PARIS

MARTIN ARGYROGLU

photographie, 40 x 60 cm
– courtoisie de l'artiste

Il y a l'outil premier de l'artiste, la mine de plomb à la mesure de son bras tendu, pour une conception performative du dessin impliquant le corps à échelle de l'espace. Toute l'histoire et la dimension poétique de cet objet sont contenues dans le titre. Il y a un doute. Il y a une idée, d'abord. Il y a une économie de moyens. Il y a une œuvre qui n'existe qu'une fois activée dans l'espace d'exposition. Il y a un contrat, entre l'auteur et le collectionneur, qui signale explicitement la dimension relationnelle de l'œuvre. Il y a la trace d'une performance, un geste simple, qui établit une relation initiale avec le spectateur. L'acte fait œuvre – il y a une résistance à la production d'objets et à une conception matérialiste de l'art. Il y a une œuvre qui n'a pas besoin du regard du spectateur pour exister et développe son propre écosystème. Il y a l'impossibilité à rendre compte de la complexité du réel, du contemporain, sous une stricte forme documentaire. Il y a la nécessité de brûler nos idoles, il y a la nécessité de repenser le langage, il y a la nécessité d'être au monde. Il y a des sentiments archaïques, il y a le cosmos.

Il y a Diogo Pimentão, Jason Dodge, Ceal Floyer, Rodolphe Delaunay, Wilfredo Prieto, Stefan Brüggemann, Mathieu Arbez Hermoso, Jiri Kovanda, Jiri Kovanda, Pierre Huyghe.

Cécile Poblon

post-scriptum

Le montage de l'exposition a eu lieu la semaine du 7 janvier 2015. Si la sélection des œuvres est antérieure aux attentats et leurs suites survenus au siège de Charlie Hebdo et dans une épicerie casher parisienne, certaines d'entre elles ont pris un relief particulier. Quand je regarde l'« Homme tricotant son ombre » de Petrus de Man, j'y vois encore un être humain avec sa fragilité, son désarroi, sa maladresse ; la figuration même d'une introspection inquiète ; mais je ne peux m'empêcher aujourd'hui d'y entremêler la vision d'un homme endeuillé. J'ai toujours cru qu'on pouvait ouvrir la page d'un journal comme venir voir une exposition, indépendamment des genres et des disciplines : découvrir, apprendre, rire, s'émouvoir, s'attendrir, réfléchir, se déplacer ; une expérience du libre arbitre et de l'altérité, dans une humanité reliée. La possibilité d'intégrer la « Liberté guidant le peuple » contemporaine de Martin Argyroglou à l'exposition, c'est dépasser le saisissement et l'effroi initial, dans une dynamique collective de réappropriation des valeurs qui fonderaient notre contrat social.